

Elisabeth Blanc

La violence de l'acte

L'analyse n'est pas un long fleuve tranquille, l'analyse au sens fort c'est la dé-liaison et l'acte de l'analyste consiste à supporter cette dé-liaison jusqu'à une certaine limite pour qu'ensuite une reconstruction soit possible. La limite se pose parfois en ce qui concerne le silence : le silence de l'analyste est nécessaire pour laisser la place à la parole de l'analysant mais il peut s'avérer mortifère s'il représente un mur.

Il n'y a pas d'Acte sans rupture, si le désir de l'analyste se soutient aussi d'un fantasme, si sa parole se soutient aussi d'un transfert : à Freud, à Lacan, à son analyste ou autre, son acte se définit aussi dans la rupture, rupture souvent violente. L'analyste se retrouve seul, il ne s'autorise que de lui-même, c'est une position insupportable : rien ne peut venir garantir son acte, il s'expose en permanence, au vide, au néant et à la dé-liaison psychotique.

En cette année 1967-1968 Lacan va traiter de l'Acte. Il s'interroge essentiellement sur l'Acte du psychanalyste et il va l'opposer notamment à l'acte médical.

Comme souvent, Lacan aborde ce thème de manière logique et topologique, égratignant au passage la logique d'Aristote et subvertissant la démarche cartésienne du Cogito.

Comment penser la clinique ?

Comment à la fois dire : je pense la clinique et je suis psychanalyste ?

Comme le dit Lacan : ou je suis, ou je pense. Là où je pense, je ne suis pas.

Le discours de la pensée est débordé par l'être parce qu'il y a de l'inconscient, parce qu'il y a du réel.

Lacan, avec son style très personnel, parle la clinique, il la parle en acte. (un discours qui ne serait pas du semblant !)

Il va pouvoir se situer dans ce hiatus, dans cet espace vide entre je pense et je suis.

Son Acte de parole lui permet ce franchissement.

Il se pose en analyste, non pas comme sujet de la connaissance mais comme instrument de révélation.

Pour ma part, j'essaierais simplement une lecture de ce séminaire, de ma place qui n'est ni celle du philosophe, ni celle de l'universitaire, ni celle de l'analyste mais peut être de lecteur interpellé, peut-être du lieu de ma propre analyse ou du lieu de rencontre avec des analysants – mais sait-on jamais d'où l'on parle ? - en essayant d'arti-

culer, dans une perspective clinique, sujet et objet, et la question de la violence

L'Acte au sens fort et général du terme marque un moment important de passage, de franchissement voire de transgression : l'exemple fameux est le passage du Rubicon par César avec cette formule tout aussi fameuse « *alea jacta est* ».

Cet Acte de César est considéré comme fondateur.

L'Acte est fondateur.

Tout comme le saut du lion, il indique quelque chose d'irréversible.

L'Acte n'est pas l'action, il n'implique pas forcément la mobilité mais une prise de position. On ne peut savoir à l'avance si ce que l'on fait qui nous semble important fera Acte. Quelque chose est posé comme ça et dans l'après coup on en mesure les effets. Effet, par exemple, de marquer dans l'espace un intérieur et un extérieur : ex le tracé d'une frontière ou un point de départ : ex l'adoption en 1884 du méridien de Greenwich, et dans le temps, un avant et un après comme le calendrier chrétien, avant et après J-C qui s'est imposé au monde entier, chrétien ou pas.

Dans le langage courant, on parle d'acte par exemple pour un acte notarié : un acte notarié est un écrit qui a valeur d'autorité, opposable à tous qui vient sanctionner un événement important.

On parle des actes d'un colloque. Ce sont la retranscription dans un écrit de discours et de débats jugés importants.

Dans ces deux cas c'est le passage à l'écriture qui prend valeur d'Acte. L'écriture comme un après coup signifiant ? L'Acte ne se mesure que dans l'après coup.

Qu'est ce qu'un passage à l'acte ?

Qu'est ce qu'un acte manqué ? Un acting-out ?

Le crime ou autre action violente est considéré comme un passage à l'acte.

Comment définir cet acte qui souvent est un geste insensé ?

Le geste criminel est il un Acte ?

Nous allons nous interroger sur les crimes impulsifs et insensés, les suicides sans un mot d'explication, et non pas sur les crimes motivés avec préméditation.

Cette action violente opère une transgression manifeste mais dont l'auteur n'a pas toujours conscience au moment où il l'effectue, au point que l'idée même de transgression semble incongrue, l'auteur de cet acte est mu par une pulsion qu'il ne peut réfréner.

On pourrait avancer qu'il s'agit là d'une manifestation du circuit court (court circuit !) de la pulsion mortifère (plutôt que pulsion de mort) affrontant directement la figure grimaçante et terriblement angoissante de l'Autre, le sujet propulsé, seul face à l'insupportable, face au surgissement du réel, va tenter de le supprimer. Ce n'est pas le petit autre qu'il étouffe mais peut être ce qu'il croit voir dans le petit autre comme la manifestation du réel de l'Autre, ce n'est pas lui qui se jette sous le train mais lui en tant qu'objet de l'Autre.

(L'Autre ou l'altérité radicale de la mort ou du vide absolu, le

petit autre ou l'altérité relative du prochain à la fois semblable et différent)

On peut l'opposer au circuit long et plein de détours, de contournements et d'évitements qu'empruntent les symptômes chez les névrosés ordinaires.

Il s'agit dans ces passages à l'acte d'une sorte de plongée dans le réel sans passer par le prisme du fantasme et de l'imaginaire. Le réel est comme halluciné.

Très souvent, pour ces actes insensés, que ce soit un crime ou un suicide, il n'y a pas d'adresse, il n'y a pas de petit autre pour recevoir un message ou un appel au secours. Il est seul face au grand Autre.

Est-ce un Acte ?

Après un acte criminel on constate généralement un effondrement de l'auteur, un état de prostration ou d'hébétément, parfois d'apaisement et dans certains suicides on a l'impression que le sujet s'est laissé choir comme une merde, comme un objet.

Il y a dans ces actes une certaine monstration de la chute, mais une monstration sans adresse.

Il n'y a pas de petit autre mais seulement le vide du grand Autre. On donne à voir mais on ne sait pas à qui.

J'ai envie de dire que le fantasme n'a pas été possible, c'est-à-dire le poinçon entre sujet et objet. Pas de limite, pas de distance. Le sujet s'est retrouvé brutalement confronté au réel de l'objet, il y a eu comme une superposition, une confrontation fracassante et hallucinée du sujet et de l'objet : il est devenu « sujet ».

La place de sujet ?

Dans ces passages à l'acte, sans adresse, une reprise signifiante n'est guère possible, la personne semble étrangère à son acte, le discours ne produit sur elle aucun effet, pas de déplacement subjectif puisque le sujet est ailleurs, exclu.

Lacan nous dit que dans une psychanalyse, le sujet est mis en acte.

Un Acte, en analyse, implique ce déplacement du sujet provoqué par la reprise signifiante.

Quand le discours de l'analysant se trouve interrompu inopinément, rupture occasionnée par le surgissement d'un réel (un dérapage : lapsus ou autre), la reprise signifiante liée à l'interprétation de l'analyste va opérer ce déplacement. Un signifiant que Lacan dit nouveau, vient en lieu et place de la béance ouverte à la fois par le surgissement d'un réel et par l'interprétation. Il faut deux trous et deux tours pour que la reprise soit signifiante.

Alors pourquoi un déplacement du sujet : parce que, ce signifiant nouveau réarticule la chaîne signifiante entraînant d'autres signifiants et, selon la formule consacrée, va venir représenter le sujet pour les autres signifiants, le sujet se retrouve donc renouvelé.

Lacan va distinguer deux niveaux d'actes analytiques ou plutôt trois :

- l'acte de la demande d'analyse, demande qui se révélera différente dans l'après coup du désir exprimé.
- l'acte de l'analyste dans l'interprétation
- l'acte proprement analytique pour Lacan du devenir analyste, à la fin d'une analyse.

Toujours revient cette grande question : qu'est ce qui est opérant dans une analyse ? Qu'est ce qu'une interprétation ?

Ce que nous appelons actes manqués sont ils des actes, et des actes réussis pour l'inconscient comme on dit aussi ?

L'acte manqué n'est pas un acte en soi, il marque une sorte de transgression non pas à la loi mais à la rationalité, un dérapage dans le comportement ou un glissement du discours, quelque chose qui sort de ses rails et qui n'était pas prévu.

Dans l'analyse, ce dérapage de l'analysant, considéré comme une formation de l'inconscient, est, en principe, aussitôt repéré par l'analyste,

Si ce dérapage est repris de manière signifiante, il risque d'opérer un effet de sens et un déplacement du sujet qui de la sidération provoquée par la rupture du discours et l'émergence d'un réel, à la désidération de l'interprétation, va s'en trouver renouvelé.

L'acte est dans l'interprétation, dans la reprise signifiante.

Mais tout dérapage n'est pas interprétable.

Quid des actes manqués dans la vie quotidienne, en dehors de l'analyse ?

Un dérapage, un lapsus par exemple, qui est repris par un tiers peut provoquer tel un mot d'esprit un éclat de rire.

Mais il peut aussi provoquer la colère ou la douleur si l'interprétation du tiers prend la forme d'une intrusion violente et forcée, c'est-à-dire d'une interprétation sauvage par quelqu'un à qui l'on n'a rien demandé. Une parole mal venue peut être mortifère.

- Ca peut aussi laisser indifférent.

Qu'est ce qu'acting out ?

L'acting out est un agir, souvent inconscient, une façon de sortir du cadre mais qui cherche cependant à montrer et demande à être déchiffré, il s'adresse à quelqu'un contrairement au passage à l'acte.

Quand l'acting out intervient dans l'analyse, il résulte souvent d'un défaut de l'analyse : soit quand une parole ne peut se dire soit quand l'analyste semble sourd. L'analyste est alors interpellé, voire convoqué sur un mode parfois brutal.

Dans l'analyse, il y a une demande, une demande d'interprétation, une demande de prise en charge de sa souffrance. Cette demande passe par la parole.

Ceci pour amener la question du transfert.

C'est le transfert qui permet la mise en acte de la parole.

Roland Meyer a distingué, à juste titre, mise en acte et passage à l'acte.

On ne sait pas pourquoi, on adresse une demande d'analyse à telle ou telle personne, même si on avance des raisons objectives.

Ce que l'analyse va révéler c'est l'objet dont l'analyste est détenteur dans le transfert et qui donne tout le prix à son travail d'interprétation.

L'analyste serait détenteur dans l'imaginaire de l'analysant, d'un savoir intime sur lui, d'où l'amour et le sentiment de proximité que l'analysant ressent. Ce savoir n'est pas de la connaissance, il n'est pas nécessaire d'être considéré comme un grand savant pour détenir ce savoir-là, c'est vraiment un savoir intime qu'il est supposé détenir, un véritable agalma aux yeux de l'analysant.

Et ceci est essentiel pour mettre en place une parole. Ce savoir que l'analyste est supposé détenir, démontre une chose c'est qu'il y a du savoir déjà là et que ce savoir est insu.

Ce savoir, on peut le considérer comme un agalma, un objet magique, brillant que recèlerait l'analyste : le sujet supposé savoir. L'analyste n'est qu'un supposé sujet.

Le sujet c'est l'analysant car c'est lui qui parle. Un sujet en devenir, il est sensé au terme de l'analyse s'en trouver renouvelé.

On sait bien que le travail analytique se situe dans la relation, dans l'entre deux, c'est dans ce lieu là intermédiaire que vont circuler objet et sujet.

Sur le mode de la provocation, Lacan pose la question de savoir s'il existe un psychanalyste : cette qualification, dit-il, ne se supporte que de la tâche achevée de l'analysant, c'est-à-dire à la fin de l'analyse. Pas de psychanalyste sans analysant, et sa fonction ne se révèle vraiment qu'à la fin de l'analyse. Mais y a-t-il une fin de l'analyse ?

Le déroulement d'une analyse va amener l'analysant à se réapproprier ce savoir, en en destituant l'analyste.

L'analyste va déchoir de son piédestal de Sujet Supposé Savoir, il va perdre cet objet magique du savoir pour n'en garder que le déchet, le résidu. Le savoir va se retrouver du côté de l'analysant, il va le traverser. Le savoir était déjà là mais il ne le savait pas.

Wo es war soll ich werden

Là où ça était, (le ça : l'objet en tant que savoir imaginaire et l'objet en tant que réel du savoir inconscient) un sujet sera advenu. (futur antérieur)

L'Acte analytique à proprement parler pour Lacan consiste dans la décision de devenir analyste au terme d'une analyse en sachant ce qu'il en est de cette destitution.

L'objet-savoir, fantasmé comme étant détenu par le psychanalyste, va se retrouver chu ;

Je cite Lacan dans ce séminaire : « il n'y a plus de sujet supposé savoir, il n'y a que ce qui résiste à l'opération du savoir faisant le sujet, ce résidu qu'on peut appeler la vérité »

« La vérité, c'est au lieu de l'Autre l'inscription du signifiant ».
« Le savoir est une fonction imaginaire »

Ce déplacement de l'agalma, objet imaginaire du savoir de l'analyste, à ce résidu du savoir qui est le réel de l'objet a qui surgit alors

dans la coupure de l'interprétation va amener l'analysant à redistribuer ses cartes, à créer un signifiant nouveau pour couvrir cette béance.

L'analyste est identifié à l'objet a, l'objet perdu, cause du désir, qui se retrouve au principe de l'Acte.

Le signifiant vise à la fois à venir combler la béance de la coupure mais aussi et surtout de la cause (Le trou-ma) et en tant que signifiant il ouvre aux sens, parce que ce qui caractérise le signifiant c'est sa polysémie.

Il remplit et il creuse dans le même temps.

L'Acte, comme on l'a dit, est lié à la détermination du commencement. C'est « la prise en charge d'une action qui n'a pas eu lieu mais qui marque de manière signifiante un commencement ».

On en revient ici à cette question de l'origine : au commencement était le verbe selon la formule johannique ou au commencement était l'Acte comme le dit Goethe : à quoi Lacan répond, au commencement était le signifiant. Le signifiant qui dans l'après coup vient poser l'Acte.

Pourquoi l'analyste devient-il analyste en sachant ce qu'il en est de son devenir ?

Quel est son Acte ?

L'analyste n'est pas masochiste, Il n'est pas l'objet a, c'est dans son Acte qu'il opère en tant qu'objet a, il joue le jeu, son action consiste à ne pas s'y croire.

Le fantasme du sujet supposé savoir est indispensable pour le travail d'interprétation, mais l'interprétation n'est ni l'explication qui viendrait conforter dans la réalité l'idée que l'analyste possède un savoir ou plutôt des connaissances sur l'analysant, ni une compassion ou une interférence dans la vie de l'analysant. La résistance de l'analyste consiste justement à vouloir intervenir.

- L'Acte de l'analyste, dans la cure, est un non agir pour laisser la place à la parole de l'analysant. Son interprétation doit être suffisamment souple et équivoque pour prendre valeur de signifiant et ne pas enfermer l'analysant dans la rigidité du dogme, de la vérité révélée.

Le savoir de l'analysant est déjà là, c'est à l'analysant à le reconstruire par un signifiant. Le signifiant vient recouvrir l'objet-cause, il devient signifiant premier, il devient cause du sujet en devenir, mais le signifiant lui-même creuse le sens en le diversifiant (un signifiant ne peut se signifier lui-même) si bien que le sujet ne peut restaurer une complétude qui n'a jamais existé, il est inadéquat à se refermer sur lui-même.

Les effets de l'interprétation ne provoquent pas une restauration du moi, image de totalité mais visent à faire bouger le sujet pour l'amener à inventer.

- L'Acte du devenir analyste est peut-être pour lui un effet du deuxième tour de la reprise signifiante, dans laquelle il est pris lui aussi en tant que sujet ?

L'Acte psychanalytique ne relève pas de l'herméneutique, enco-

re moins de la rhétorique, il n'a pas directement de visée thérapeutique, alors ?

L'Acte psychanalytique relève du Poétique, tel que l'entend Aristote, c'est-à-dire la possibilité de création avec des mots.

Le mythe, par exemple est un acte de parole poétique : on parle du mythe individuel du névrosé. Il s'agit peut-être pour l'analysant de transformer son histoire en mythe.

(cf. Levi Strauss : ce qu'il y a de commun entre la psychanalyse et les peuples sans écriture. « Ils ont compris qu'un moyen de dissiper un trouble mental, nuisible à l'individu... consiste à le transfigurer en œuvre d'art », notamment la production d'un mythe.)

La Psychanalyse et la Poésie ont en commun la métaphore, la métaphore, en psychanalyse c'est la possibilité de changer un signifiant par un autre signifiant dans la chaîne des signifiants, c'est la possibilité de créer un signifiant nouveau.

L'analyste n'est jamais « poétassez ».

Alors pourquoi évoquer la violence de l'Acte ?

La violence est dans l'Acte de parole mais toute violence verbale n'est pas Acte.

Pourquoi dire que l'analyste a horreur de son acte ? L'horreur est liée à cette violence.

La violence, on la ressent, d'abord, dans le surgissement du réel, dans l'inter-location.

Mais aussi dans le fait que l'Acte fondateur de l'analyste revient à soutenir ce qu'il en est de la fin. Cet acte est répété à chaque séance, avec chaque analysant. (*Devenir analyste... et le rester.* Serge André).

Si l'analyste n'a pas de savoir sur l'analysant, il n'est pas sans savoir quelque chose de la fin et donc de la mort. C'est parce qu'il a un savoir sur la fin qu'il peut soutenir ce qu'il en est de la cause. Comme l'angoisse, ce savoir n'est pas sans objet.

L'Autre, trésor des signifiants est d'abord un lieu encombré (le bain de langage) qu'il a fallu vider et l'analyste est cet objet détachable permettant le vidage (le bouchon de la baignoire : quand on l'enlève, l'eau s'en va, mais il faut prendre garde à ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain). La création se fait *ex nihilo* mais ce rien, il faut le mettre en place. L'analyste sait qu'il doit tenir cette place du rien.

L'inconscient n'est pas quelque chose d'enfoui dans ce lieu qu'il s'agirait de déterrer mais c'est le processus lui-même, processus de déliaison. Ce détachement est la mise en acte de l'inconscient et il ne se fait pas sans violence

L'analyse n'est pas un long fleuve tranquille, l'analyse au sens fort c'est la déliaison et l'acte de l'analyste consiste à supporter cette déliaison jusqu'à une certaine limite pour qu'ensuite une reconstruction soit possible. La limite se pose parfois en ce qui concerne le silence : le silence de l'analyste est nécessaire pour laisser la place à la parole de l'analysant mais il peut s'avérer mortifère s'il représente un mur.

Il n'y a pas d'Acte sans rupture, si le désir de l'analyste se soutient aussi d'un fantasme, si sa parole se soutient aussi d'un transfert : à Freud, à Lacan, à son analyste ou autre, son acte se définit aussi dans la rupture, rupture souvent violente. L'analyste se retrouve seul, il ne s'autorise que de lui-même, c'est une position insupportable : rien ne peut venir garantir son acte, il s'expose en permanence, au vide, au néant et à la déliaison psychotique.

Lacan a fondé son école sur sa rupture avec l'IPA, il a fondé sa clinique sur la rupture avec l'ego-psychology de son analyste Loewenstein. Chaque rupture s'est faite dans la violence.

Freud disait aussi que pour écouter un analysant, pour pouvoir inventer sa pratique, il fallait oublier la théorie, en quelque sorte faire table rase et peut être aussi se faire violence à soi-même.

Il faut rompre pour pouvoir inventer mais pour rompre il faut d'abord avoir été. Si l'analyste ne s'autorise que de lui-même, il a néanmoins besoin des quelques autres, ses pairs et ceux qui l'ont précédé, ne serait-ce que pour les affronter.

L'analyste est ainsi exposé en permanence à sa propre limite, il vient buter aussi sur ce bout de réel qui le regarde, rien non plus ne peut le garantir contre ça, sa formation et son analyse ont aussi leur limite et l'analyste doit sans cesse essayer de la dépasser. Il doit affronter cette violence tout en la prenant pour ce qu'elle est c'est-à-dire dérisoire.

C'est pour cette raison qu'à la même époque Lacan a inventé la procédure de la passe, qui était censée donner la possibilité de mettre en acte sa propre analyse et son désir d'analyste, procédure qui a échoué mais qui garde sa pertinence par le fait qu'il est essentiel pour un analyste de se remettre en question, auprès de ses pairs, par le débat et par l'écriture.